

## *La ballade des aujourd'hui*

*Paris, le 4 novembre 1991.*

**Aujourd'hui** paraissait être un jour ordinaire. La radio insolente déchirait mon sommeil, peu à peu s'estompaient les *avenues du rêve*. Dehors, frémissait l'agitation parisienne et les visages du métro s'éveillaient doucement dans la torpeur monotone du quotidien.

La journée s'évanouit dans la soirée... Évanouissement de mon corps, chute vertigineuse au fond de la conscience. Je me réveille avec l'envie d'écrire.

**Dès aujourd'hui**, les mots succèdent aux mots et la plume s'égare hors des lignes de penser, dictée par un fil invisible qui tisse sa destinée. L'histoire devient pré-texte à rêves et les lèvres chuchotent la mélodie du livre. La voix guide les rythmes, impose ses formes et ses métamorphoses. La journée sera vertigineuse, elle commence comme une nausée nébuleuse. Bruits matinaux des trains qui grincent. Ne s'est-on jamais interrogé sur la voix des voies du petit jour ? Les gouttes ruissellent, éparses, comme jetées sur des toiles invisibles.

— Ceci n'est pas un livre !  
Et Magritte apparaît...

Il faudrait pouvoir peindre sa manière de peindre ; les mots deviendraient alors des touches colorées, touches de piano, touches amoureuses, tout ceci n'est qu'une histoire de toucher. Et déjà

me revient aux oreilles la contrainte enfantine :  
« Ne touche pas ! »

**Aujourd'hui**, tombent des haut-parleurs  
des sentences surréalistes :

— les trains sont retardés par suite d'une  
moto...

(Plusieurs minutes s'écoulent)

— ... tombée sur la voie.

Queneau n'aurait pas rêvé mieux. Et je me  
colle contre le radiateur de ce wagon bondé. La  
chaleur est extrême.

Elle était là, en face de moi, sa silhouette  
hésitante me révélait ses boucles d'or. La blonde  
se retournerait-elle ? Changerait-elle d'une volte-  
face le cours du jour. Je ne l'ai pas reconnue.

Illusion mensongère des images de cette  
image. Était-elle Véronique (*vera icôn*) la  
véritable icône de mes souvenirs brouillés ? Et les  
pensées s'enchaînent sur la reconnaissance ou  
l'inaccessible retour à une connaissance.

Quelle est la part de connaissance de l'autre  
étranger à soi ? Sommes-nous bien à même de  
nous connaître ; peut-on « co-naître » au monde ?

L'homme est dépossédé de sa propre  
naissance et cette extériorité est parfois  
tragiquement vécue. Étrangeté de la  
représentation première dans le regard de l'autre ;

## *La ballade des aujourd'hui*

mystère insondable de toute création réfléchissante. *Cogitare...*

**Aujourd'hui** l'on a la plume philosophe et bavarde, elle dépasse le rythme de production hebdomadaire.

**Aujourd'hui** 19 décembre 1991, de ma fête à la sienne... Ce matin, un Chinois a vomi son bol de riz, hier un corps a chuté au fond du wagon, aujourd'hui j'ai envoyé ma première azalée, puis j'ai acheté le papier comme un cadeau sacré, papier à lettres, à l'être aimé. C'en est assez de cette journée !

Il me regarde à travers les carreaux, l'air conquérant. Je déteste cette suffisance masculine bardée de fausses assurances. Le temps a passé, mon passé s'est teinté d'angoisse, l'avenir deviendra-t-il sombre morose ou bien tendre mot rose ? L'écriture salvatrice fait son office. S'il n'y avait ces « je » dont la répétition m'agace !

Écrire procure une joie intense, une excitation fiévreuse qui vibre dans l'urgence d'épouser le support du papier. Mais l'inspiration est une belle capricieuse dont le domptage nécessite une infinie patience. Plus un plaisir est rare, plus il est dé-li-cieux, peut-être délit des cieux ?

Telle pourrait être la devise de ma plume chercheuse qui depuis longtemps ingère, digère et reproduit les caractères qu'elle imprime, exprime, comme une lente expiration.

Ces inspirations physiologiques et ces inspirations poétiques nous ramènent au seuil de ce récit, un récit-récitation dont l'histoire est issue de l'aventure des mots qui s'entrechoquent. Et de fil en aiguille, entre mots, entrechats ; revoici devant moi le visage sévère du professeur de danse sanctionnant sans pitié, de sa baguette d'osier, les écarts maladroits de nos pas apeurés. L'enfance est parfois terrifiante, mais les angoisses des adultes sont encore plus tragiques car elles ont quitté le monde virtuel des « on dirait que », pour rejoindre le règne impitoyable des réalités. Les rêves deviennent, avec le temps, des fantômes inconsistants auxquels on ne croit plus. Peu à peu la flamme vacille et la baladeuse perd de son éclat...

**Aujourd'hui**, je cours dans ma chambre d'hôtel à grandes enjambées, ma soif de solitude est immense. Enfin, savourer le plaisir d'être seul face à soi, sans autre témoin que ses larmes et ses peines. Et doucement fermer les yeux dans la pénombre des rêves. Là où le temps n'existe plus, où la serviette jaune se détache du tapis de verdure, où l'homme prend des photos et où je prends la pose. Il s'en faut de peu pour que l'on ne s'égare. Gare..., chef de gare..., voilà le contrôleur qui vient nous poinçonner. La règle d'or de ce récit à réciter consiste à ne pas perdre le fil de ses pensées, à sauter sur les mots, des hypertextes aux hypothèses et aux apothicaires. Et puis ce sont les comptes, mais je préfère les contes.

Je commence à lier conversation avec l'homme-calendrier de l'autobus. Il commente le

## *La ballade des aujourd'hui*

temps, les horaires et mes humeurs du jour. Tout son univers semble soumis à l'influence des variations du « Zeit ».

**Aujourd'hui** (ou était-ce hier ?), la conversation versatile a repris avec l'homme-calendrier. Il visite le Sénat et achète des décorations militaires. Militer, milice, militaire, en plein dans le mille autoritaire, autorité du père, autoriser l'impair... je pars en guerre contre la guerre. Faire la guerre, faire l'amour, les mots de la langue s'affrontent. Quels rapports ? Tel est le sens de la quête : s'interroger encore et toujours sur le pourquoi qui lie les mots... Qui lit les mots ?

Écrire c'est accoucher des phrases, c'est savoir enfanter des littératures, c'est apprendre à nommer l'expérience du vécu. Peut-être aussi est-ce une manière de fuir l'inexorable solitude qui nous accompagne de la naissance jusqu'à la mort ?

Lettres ouvertes, lettres offertes à mots couverts, mes amours se superposent, j'ai le cœur à marée basse. La phrase cascade aux rythmes saccadés glisse doucement sous la plume qui crisse. Je dessine des similitudes, tu traces des parallèles, il ou elle ajuste, cisèle et définit son univers, nous écrivons, vous lisez, ils ou elles rassemblent les lettres. Acte de survivance que l'on décline à toutes les personnes. Pouvoir, vouloir, faire jaillir de soi l'ineffable, l'indicible pensée et se laisser bercer sur le flot du langage.

Lecteur, **aujourd'hui** que cherches-tu dans la foule des voyelles ? Je te connais, tu me regardes, ils ou elles te ressemblent, et les lettres s'assemblent dans une démangeaison vagabonde. Il n'y a plus de secrets, plus d'après. Je me plais à rêver aux livres à construire, aux lignes à bâtir. Rester seul, face aux mots.

**Aujourd'hui**, le livre ouvre toutes les serrures. L'introspection ne cherche plus à se définir, l'abstrait devient plaisir de plaire, de penser, d'écrire et décrire en mille éclats de rire. Imaginer des possibles en thème de devenir, des poèmes en rime d'avenir. Redessiner le monde, s'inventer des bonheurs, vivre et mourir à sa guise, aimer à loisir, aimer à l'envie.

Écoute-moi, j'entends respirer ton sourire. Mon amour a grandi à l'ombre de mon désir, il a pris aujourd'hui le devant de la scène. Mon esprit part à la dérive, je reste encore figé sur le devant du quai. Franchirai-je un jour les limites, les zones de non retour ?

**Aujourd'hui**, je ne sais pas si demain encore ressemblera à hier. Je repars en arrière, d'« il était une fois »,... « île était autrefois ». Sur le papier tout est possible, accessible.

**Aujourd'hui**, j'ai par exemple l'idée incongrue d'ajouter à ces pages ma première déclaration d'amour, déclaration pour lui faire la cour. Je la pose ici dans un corps plus petit, ou bien en italique (ou entre guillemets pour qu'elle se lise moins).

## *La ballade des aujourd'hui*

*J'écris ou pas ? Chaque acte devient l'objet d'une longue hésitation. Il y avait derrière le « je pars et toi ? » un toi et moi à peine entrevu. Les jours en ton absence étaient bien plus longs que les nuits, et le silence du téléphone où ne résonnait pas ta voix, bien plus insupportable encore. Je pensais que tu avais décidé de rester indifférent, sage et mille choses encore. « Je ne joue pas je t'aime », disait le premier de mes mots. Je ne peux pas jouer à te plaire car tu occupes trop ma vie, et le manque de toi est de plus en plus fort. Paradoxe suprême de la présence qui se dévoile à travers l'absence. J'aime ta rigueur et ta délicatesse, ton sérieux et ta tendresse, ta force et ta fragilité. Homme idéal, homme sur mesure, qu'il m'aurait été doux de commencer à aimer dans tes bras. Et si..., mon avenir est fait de « si » tellement hypothétiques qu'ils en deviennent fanstamagoriques. C'est à travers le flou de ces incertitudes que surgit aussi le désir de te désirer et de croquer la pomme. Et puis il y a les visions fulgurantes des apéritifs appétissants et ta voix qui conte des rêves et des monts et merveilles. Et puis il y a ces manques de toi, ces manques à gagner, ces « tu me manques à l'infini ». En écrivant ces mots, mon cœur déborde de larmes ; du trop de mots à te dire que je n'ai pas su prononcer, du temps qui passe et s'emplit de ton absence, irréversiblement.*

Ainsi s'acheva la déclaration...

Près de moi, un couple enlacé s'embrasse, ils bâtissent des rêves. Pauvres fous, ils ne savent pas que l'usure de chaque jour viendra détruire leur illusoire idylle. Les aventures extérieures

sont-elles les seuls remèdes face à la morosité des habitudes ?

La vérité est que le Grand Amour est un vampire assoiffé de rencontres et qu'il faut régulièrement le nourrir, si l'on ne veut pas qu'il s'étirole de lui-même. L'inconnu restera toujours le sel de la vie. L'air est chargé de fleurs ; il est des phrases qui paraissent volées aux poètes. La mémoire est une voleuse de vers ; il est des mots déjà prévus, des expressions retenues. La plume n'est-elle pas conçue pour voler ? Ces envolées lyriques virevoltent en images, le rythme des sonorités ne doit pas délaissier la pensée vagabonde. Et déjà je rêve aux déambulations du verbe VA-GA-BON-DER, avec le son du train qui s'éloigne en arrière-fond. Fermeture au noir sur la page...

## *La ballade des aujourd'hui*

Romantique disais-tu, tu n'avais pas si tort. J'ai la triste impression de ne plus jamais pouvoir croire au bonheur. Lorsqu'il m'approche, sa lumière me blesse et m'aveugle comme un soleil aztèque. L'amour qui dure fait peur car il n'existe pas. Je ne crois plus aux fantômes. Et mon esprit s'égaré de noms dits en non-dits dénoncés, dévoilés, désarmés, désabusés. Horizon de syntaxe non encore explorée sur un papier couché froissé. Je parcours l'univers magique des lignes de la vie, lignes de main, lignes de cœur, lignes à écrire en punition. Pêche à la ligne pour s'enfuir, s'enfuir pour aller chercher la clé des champs.

**Un aujourd'hui** comme un autre, il y a longtemps de cela, je regardais par la fenêtre. Du fond de la classe, dans le lointain de mes rêves de cancre, se perdait la question du professeur exaspéré. Mon esprit égaré n'écoutait pas la question, les points d'interrogation restaient en suspension. Ma vie ne veut plus être entre parenthèses.

Par une nuit sans lune, emplie de brouillard, je me réveille avec le visage triste d'une madone oubliée. La tristesse est l'autre côté du bonheur. Le temps a passé et l'homme-calendrier ne fait plus partie de mes rencontres, je me perds dans la foule anonyme du flux et du reflux des travailleurs solitaires. Cela n'a pas la poésie de *la Cinquième rêverie du Promeneur*... Je m'échappe encore sur *la Cinquième* de Beethoven et je glisse sur Mahler dans les décors exquis de *Mort à*

*Venise*. Pathétique, tout en finesse, en esquisse de désirs à peine effleurés.

Les plaisirs non-dits, les mots non prononcés offrent une joie intense ; et ces gestes retenus jusqu'au supplice, les baisers interdits, les caresses défendues par la seule force de nos volontés. Je file dans la mémoire fugueuse de l'histoire sans histoire des amours interdites, car jamais nous ne partagerons le même lit, les mêmes nuits ; mais peut-être en secret, dans le creux des désirs, nos cœurs et nos corps s'enlacent-ils, ou bien s'en lassent-ils...

**Aujourd'hui**, je respire sans contrainte et je ris de l'air du temps. J'entre dans l'ère de la sérénité. Sérénade, puis c'est le serin du soir... toute la lexie me ramène à son vocabulaire. Vocables balbutiés d'une vague et volubile volupté, le flot des paroles repart en arrière et déferle sur les exigences de ma pensée. Après des mois sans mots, une tempête verbale inonde mes désirs. Pour calmer mes angoisses (toutes mallarméennes), j'ai pris une page jaune, son silence est moins tragique et son âme brouillonne des esquisses en filigrane. L'acte d'écrire est acte d'amour, la volonté consciente redouble de séduction : je fais la cour aux mots en les agrippant sous le flux de l'encre qui peu à peu noircit la page. L'écriture est un mirage d'images, la quintessence d'un art délectable. Écrire c'est accoucher des phrases, c'est écumer les mots...

Et du côté du lecteur ? A-t-on assez disserté sur le rôle de cet acteur qui se glisse entre les pages, lui prêtant les vertus d'un coauteur. D'un

## *La ballade des aujourd'hui*

point de vue technique, l'écriture correspond à une conceptualisation des images et des schèmes ; elle noue un rapport d'incitation ou de complicité avec le lecteur soumis au code perceptif. Le texte est vu avant que d'être lu. L'un des éléments qui permet à la lettre d'être visuellement perçue par l'œil réside dans la façon dont **le noir de sa graisse** tranche sur la blancheur du papier.

Par ailleurs, l'écrivain lui-même n'est-il pas son premier lecteur ? Celui qui opère un premier déchiffrement. Mais la lecture est autre chose qu'une opération mécanique ; il s'agit en fait d'une lecture projective qui conduit dans un monde fantasmagorique se nourrissant des éléments du texte et d'une infinité d'expériences parallèles. Cette relation de possession se joue dans l'imaginaire du lecteur comme si cette quête le conduisait à la recherche de lui-même.

Lecture barthienne du plaisir des mots, directement liée au jeu des affrontements entre la volonté initiale de l'auteur et celle du lecteur qui joue avec le texte. Dès lors, le plaisir du texte émanerait-il d'une sorte de sollicitation interne de l'écrit produite par l'interprétation mentale du lecteur à travers les manifestations de liberté que lui procure la lecture ?

Le plaisir du texte, c'est aussi la part des créativités imaginaires du lecteur, il est la conséquence et le révélateur de la fonction poétique créée par les formes du langage. Lecteur, te souviens-tu de cette phrase de Borges qui définit la littérature comme quelque chose que

l'on éprouve quand on prend un texte et que l'on se sent « à proximité de la mer » ?

Et le spectre de Paul Valéry apparaît, au-delà du *Cimetière marin*. Un peu plus loin résonne le chant des sirènes d'Ulysse...

Quelle est la part du hasard à travers cet écheveau de mots, de l'aléatoire aux phrases tiroirs, page-girafe à la silhouette « surréalistiquement » catalane ?

Encore une fois, ce récit n'est pas une simple juxtaposition de mots sans signifiante, la pensée garde le fil. L'écrivain minotaure tisse sa toile autour du lecteur qu'il ensorcelle. Te voilà prévenu ! Alors l'énoncé devient brechtien, il s'énonce en se distançant ; en surface : les illusions ; en profondeur : les allusions, le contexte à peine voilé des références culturelles...

Une phrase a profondément marqué mon enfance en soif de connaissance, je la cite comme un cliché (ne t'en déplaise « censeur-coupeur-de-phrases » !) : « La culture est ce qui reste une fois que l'on a tout oublié »... ces vérités paradoxales me plongèrent alors dans des abîmes de perplexité. La mémoire a des tiroirs surréalistes, des résurgences étranges. Vers où t'enfuis-tu, souterraine fontaine de nos apprentissages ?

Jeu d'écriture, jeu d'écritoire, jeu de « je » d'exutoires, ou « je » décris « tu », c'est une question de points de vue. Texte déterminé par une certaine loi : celle de ne pas perdre le fil de sa pensée pour en montrer le cheminement sinueux.